

car sa compagne sut l'aimer, l'admirer, l'aider, et lui donner une fille qui fut l'étincelle joyeuse de sa laborieuse existence.

Son cerveau n'arrêtait pas de concevoir. Il était rempli d'idées, de projets qui, à tous, paraissaient irréalisables; mais qu'il s'acharnait à défendre, parce qu'il savait que rien n'est possible de ce qui est élaboré avec la ferme, la tenace volonté d'aboutir. Ce rêveur ambitionnait d'animer ses rêves, de leur insuffler une vie dont il se sentait le maître. Il y parvint, au prix d'efforts, de luttes, non pour matérialiser ses conceptions; mais pour vaincre la méfiance et l'incredulité.

Le jour où il émit la possibilité de transformer la Tour Eiffel en torche électrique, il fut accueilli avec des sarcasmes. Puis, devant sa maquette si remarquable de méticuleuses précisions, les autorités durent s'incliner. La question financière, cependant, étrangère en quelque sorte à l'artiste, arrêtait les plus téméraires. C'est alors qu'André Citroën, lui-même un créateur, ébloui par ce gigantesque projet, offrit d'en assurer l'exécution : cette réalisation devait revêtir l'aspect d'une affaire publicitaire colossale.

En 1925, contre un ciel assombri comme à dessein, la flèche monumentale s'éclaira soudain, et les sept lettres d'un nom apparurent, égrenées sur une hauteur de 200 mètres. Étonnement, stupéfaction, ahurissement, furent les premières réactions du public. L'admiration vint après.

Lorsqu'un an plus tard l'illumination fut transformée, lorsque jaillirent les miraculeuses fontaines lumineuses bondissant de la deuxième plate-forme jusqu'au sommet de la tour, puis les éclairs, la foudre, la fantasmagorie de toutes ces lumières scintillantes, alors ce fut du délire.

Aussi génial que pût être un ingénieur électrique, il fallait les dons d'un poète pour obtenir de tels résultats de charme et d'harmonie.

Les Américains eux-mêmes, pourtant habitués aux plus étonnantes innovations, en demeurèrent stupéfaits et ne tardèrent pas à réclamer la présence de l'homme « record » à New-York et cela à grand renfort d'arguments.

Quant au créateur de ces surprenants spectacles, il oublie déjà ce qui a été réalisé pour concevoir à nouveau. Peu loquace s'il est questionné sur ses travaux et leur exécution, il répond par des généralités : il n'aime pas expliquer.

...Il rêve, il continue à rêver. Son apparence est certainement celle d'un rêveur sentimental, plutôt que celle d'un puissant inventeur. Ses gestes sont larges, sa voix chaude, son regard tendre... et s'attendrit encore, sans aucun doute, lorsqu'il se penche sur les maquettes destinées à la joie des enfants. C'est à lui qu'ils doivent ces devinettes lumineuses de Noël devenues une tradition.

« La Fête Vénitienne à Paris » des magasins du Louvre; « Les Pierrots » de la rue de Rivoli; le gigantesque éléphant arrosant les singes; au Palais-Royal la cigogne géante planant sur un village d'Alsace; les girafes du Bazar de l'Hôtel de Ville. Tant et tant d'autres féeries érigées, non seulement pour le plaisir des enfants, mais encore pour l'admiration raisonnée des parents.

Parmi la masse des curieux ne faisant pas partie de ces catégories, il y a ceux que le côté technique intéresse peut-être plus que la vue de ces jeux n'éblouit.

Je ne voudrais pas ici me laisser accuser, même amicalement, de ce qu'il est convenu d'appeler la déformation professionnelle; puisque aussi bien je n'ai qu'un désir : voir luire le nom de Jacopozzi des lumières qu'il a créées, et non les expliquer.

Jacopozzi, ce Jongleur de la Lumière, a doté Paris, Paris le tout premier, d'un poème de rythme, surgi d'une prose quelque peu criarde.

Mais, après cette parenthèse, je poursuis ma nomenclature, en courant, alors qu'il faudrait s'arrêter à chaque pas, regarder au moins, et, nous aussi, rêver :

La Colonne Vendôme; l'Opéra; la Madeleine ressuscitée d'un décor Olympien, dont les colonnes paraissent transportées au sommet de l'Acropole, face à celles du Parthénon, et éclairées par un clair de lune magique. La place de la Concorde, ses hôtels, ses fontaines rendues mystérieuses avec leurs nymphes, leurs dauphins ayant trouvé une vie sous la pluie étincelante, son obélisque qui dirige vers le ciel une longue prière blanche. L'Arc de Triomphe, en cette nuit du 11 novembre 1928, dixième anniversaire de l'armistice, offrit pour la première fois le spectacle grandiose et émouvant que nous connaissons aujourd'hui.

N'est-ce pas l'illumination de Notre-Dame qui communique l'émotion la plus profonde, la plus intense ? Elle a quelque chose de mystique de spirituel, et ce n'est pas l'imagination seule qui leur prête cette allure édifiante. Oui, la silhouette de la Cathédrale, sa situation, son architecture, les jardins qui l'entourent, le fleuve qui la baigne, tout cela fait de Notre-Dame de Paris un objet précieux de vénération. Le jour. Mais la nuit ? On passait devant sa masse aussi noire que le fond du ciel, avec un regard plus inquiet qu'intéressé. Nous devons à Jacopozzi une révélation : cette fois ce n'est pas seulement de l'art, de la science, du fantastique, c'est la révélation d'un sentiment qui transporte et étreint, pénètre et s'extériorise. Combien de milliers, de millions de spectateurs se sont accoudés sur le parapet du quai, fascinés par les rayons enveloppant et magnifiant l'imposant chef-d'œuvre de notre architecture ?

Parmi cette multitude de réalisations, combien évoquent le nom de l'Animateur ? (Il en est même qui l'ignorent). Il n'y a pas de magie sans magicien, et l'enfant qui lit un conte a, devant les yeux, l'image de la fée qui l'inspire.

Lorsque le 14 février 1927, Jacopozzi fut promu au grade d'Officier de la Légion d'honneur, il se jugea largement récompensé : ses découvertes lui avaient procuré autant de joie que de lutte. Aussi, pour remercier à son tour la France qui l'adopta et dont il se sentait un fils reconnaissant, il voulut faire mieux. Il s'acharna, obtint de nouveaux résultats, fut acclamé dans la presse du monde entier, dans toutes les langues. L'Amérique le réclama, l'Italie s'en glorifia sans jalouse pour sa prédilection. Ravi, flatté, Jacopozzi, riait de ces hommages, de son rire bon enfant.

Il lui arrivait de rester enfermé pendant des semaines dans son bureau, au milieu d'un arsenal de lampes, d'études, de maquettes, d'objets... Ses amis, les plus intimes, n'avaient garde de troubler son recueillement. Puis, un beau jour,

il sortait de sa retraite, en quête d'une parole, d'un baume, d'une « piqûre » reconstituante. C'est ainsi que moi-même je recevais de temps en temps, sans surprise, un appel transmis par le téléphone, presqu'un S. O. S. Je n'avais pas besoin d'accourir, une conversation à distance « opérait » : il lui était nécessaire de sentir l'affection de ses Amis, parce que lui-même donnait à l'amitié sa véritable valeur.

Pendant sa préparation de l'Exposition Coloniale dont le temple d'Angkor, fut l'apothéose, il fut plus fréquemment encore enclin à ces périodes de réclusion. On pouvait l'imaginer, la tête renversée,

